

A photograph of a dirt path leading towards a sunset. The path is illuminated by the warm light of the setting sun, which is visible in the distance between trees. The sky is filled with orange and yellow clouds, and the surrounding vegetation is silhouetted against the bright light.

Attica Locke

**il est long
le chemin du retour**



LIANA LEVI

Edition : Du 05 au 06 avril 2025

P.32-33

Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 1025000



Journaliste : ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Nombre de mots : 2130

LIVRES/

Attica Locke

«Sans le vouloir, ma trilogie est devenue un récit de l'ère Trump»

Invitée à Quais du polar à Lyon pour présenter son dernier roman, l'autrice américaine revient sur les ressorts de colère et de précarité qui ont permis la réélection du milliardaire, autant que sur sa propre sidération.

Recueilli par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**
Photo **SAMUEL KIRSZENBAUM**

Attica Locke ne s'est toujours pas remise de l'élection de Donald Trump. Elle a pleuré la nuit du 4 novembre, elle pleure aujourd'hui encore en l'évoquant dans ce café parisien où nous la rencontrons à quelques jours du festival Quais du polar de Lyon dont l'autrice américaine est l'une des invitées vedettes. Entamée en 2020 avec le formidable *Bluebird bluebird*, sa trilogie policière mettant en scène le «Ranger» noir Darren Matthews prend fin avec *Il est long le chemin du retour*,

un roman qui continue à explorer les raisons et les ressorts du racisme aux Etats-Unis et les ravages du trumpisme.

Votre roman se termine plutôt bien, ce qui est rare dans un polar, c'était important pour vous ?

Bizarrement, les lecteurs américains ont trouvé la fin triste ! Sans doute parce qu'ils voient que les «bad guys», les escrocs, les lobbys ne se sont pas arrêtés et continuent leurs forfaits. L'important, pour moi, c'était que Darren Mathews, à la fin de cette trilogie, trouve une sorte de paix intérieure. Et surtout qu'il ne renonce pas à se battre pour ce en quoi il croit. Que ce soit en tant que policier, avocat ou simple citoyen. La noblesse est dans le combat. Regardez nos dirigeants actuels, ils font des choses horribles et s'en sortent très bien, et malgré tout vous devez trouver un moyen de rester en paix avec vous-même alors que l'Amérique se trouve dans une situation inédite.

C'est d'ailleurs incroyable comme votre livre donne l'impression d'avoir été écrit il y a quelques mois seulement, c'est une charge contre Trump...

Oui, j'aurais préféré ne pas avoir cette prescience. J'ai terminé ce livre en 2023, je me disais que Trump serait là en toile de fond et qu'après on n'en parlerait plus, j'étais persuadée qu'on en avait fini avec lui !

Pourtant, même si vous vivez à Los Angeles, vous venez du Texas, vous deviez sentir là-bas que la trumpmania montait...

Toute ma famille vit au Texas, je vais très souvent la voir. Mais je voulais croire que, la première fois, il avait volé l'élection, sinon cela me forçait à accepter une réalité trop dure. Le problème, en 2024, ce n'est pas que la Floride, le Texas, l'Arizona ou le Kentucky aient voté Trump mais que des pans entiers de New York ou de l'Ohio aient voté pour lui ! C'est terrifiant !

Comment l'expliquez-vous ?

J'ai une réponse politique et une réponse psychologique. La politique c'est le manque d'éducation. Il n'y a plus d'éducation civique dans les écoles américaines par exemple. Beaucoup de gens votent sans savoir comment l'administration fonctionne, ils ne comprennent pas que Joe Biden n'ait pas pu faire baisser le prix des œufs ! La réponse psychologique c'est la colère. Les Américains sont tellement en colère, c'est dingue ! Je crois beaucoup en la théorie polyvagale, vous connaissez ? [heu... non, ndlr] Selon cette théorie, le stress ou la peur peuvent nous déconnecter de nos émotions et de notre raison. Aux Etats-Unis, beaucoup de gens sont dans cette situation, dos au mur, incapables de payer leurs frais de santé ou leur logement, et ceux-là sont prompts à croire tout discours qui va leur promettre la lune.

C'est exactement ce que vous décrivez dans votre roman...

Oui, et il faut ajouter à ça l'impact du Covid qui a retourné le cerveau des Américains. Quand les gens sont terrifiés, ils ne parviennent plus à réfléchir et leur empathie chute. Si vous avez des millions d'électeurs comme ça, vous imaginez...

Le 29 mars, Libération écrivait à la une «Où sont passés les démocrates ?» A votre avis ?

Un des grands thèmes de ma trilogie, c'est comment combattre le mal ? Est-ce par le haut ou par le bas ? Je pense que Bernie Sanders, AOC, et plusieurs jeunes représentants démocrates, notamment Jasmine Crockett au Texas, se battent, ils parlent haut et fort, à hauteur de citoyens. Mais les plus anciens, les Chuck Schumer et Nancy Pelosi, eux, sont enfermés dans un mode de pensée vieillot qui les éloigne de la rue.

Kamala Harris était-elle une bonne candidate ?

Pour être honnête, face à Trump j'aurais voté pour un crapaud. Sans

doute parce que je suis noire, je savais exactement ce qui allait se passer s'il était élu. Car il a dit ce qu'il allait faire, il serait un dictateur. Est-ce que Kamala Harris était parfaite ? Non. Je n'ai pas apprécié sa position sur Israël, sur la ligne de Joe Biden, ne remettant aucunement en cause la relation avec Israël. Mais au moins c'était quelqu'un de sain, elle n'était pas folle.

Comme le montre un de vos personnages, de nombreux noirs américains ont voté Trump, comment l'expliquez-vous ?

Et des Latinos aussi ! C'est vrai que c'est fou. Je mets ça sur le compte de la masculinité toxique, une survivance du patriarcat, du mix entre masculinité et pouvoir qui est encore très présent aux Etats-Unis. C'est ce que je voulais mettre en avant dans ce roman. Et ce culte de l'individualisme poussé à l'extrême car, pour moi, vivre en société, c'est accepter de partager. Quand des noirs vont à un rassemblement *Maga* [*Make America Great Again*], ils ont la sensation d'être acceptés par les blancs. Et ceux-ci, trop contents de les voir là en soutien à Trump, finissent par s'autoconvaincre qu'ils ne sont pas racistes.

Pour revenir à votre roman, est-ce le dernier à mettre en scène votre héros, Darren Matthews ?

A priori oui, mais je n'exclus rien car je l'aime beaucoup. En ce moment je suis en train de travailler à l'adaptation de cette trilogie en série pour la télévision. Le problème, c'est que je ne suis pas sûre de pouvoir écrire sur la police ou sur les armes de la même façon qu'avant. Quand mon mari l'a lu, il m'a dit : C'est drôle, on dirait que tu veux faire sortir ton héros de la police, qu'il en a marre de la violence et des règlements de compte. Et c'est vrai que je n'en peux plus de cette violence policière. Et c'est embêtant car j'adore le polar. Mais c'est le moment, je pense, de nous remettre en question sur le sujet. Dégainer une arme

à chaque occasion ne peut pas être une réponse. Dans mon esprit, Darren s'apprête en effet à quitter la police. Mais peut-être va-t-il devenir avocat ? Ce qui est sûr, c'est que je ne me vois pas écrire de la même façon alors que notre pays, et le monde entier sont dans un tel état.

Ce qui est fou, c'est que ma trilogie, sans que je l'aie voulu, est devenue un récit de l'ère Trump. Et pourtant quand j'ai écrit *Bluebird*, *bluebird* Trump n'avait pas encore été élu et je ne pouvais pas imaginer qu'il le soit jamais, j'ai écrit ces romans en pensant que cela allait extérioriser ma peur et qu'en le faisant, je faisais disparaître le danger, je me suis trompée. C'est vraiment effrayant la situation dans laquelle nous sommes, comment cela a-t-il pu arriver ? Je ne comprends pas... (*Elle cherche un mouchoir pour essuyer ses larmes*)

Même à Los Angeles les gens sont en colère ?

Oui, bien sûr. C'est comme si un voile très lourd avait été posé sur nous tous. Il suffit d'aller sur les réseaux sociaux pour le percevoir. Les électeurs de Trump devraient être contents mais même eux sont en colère ! Quant à la gauche, elle est en pleins règlements de compte, entre ceux qui pensent que Kamala Harris n'était pas assez à gauche, ceux qui pensent que Joe Biden n'aurait jamais dû se représenter, etc.

Cela ne vous donne pas envie de vous engager ?

Le 4 novembre, quand j'ai compris ce qu'il se passait, j'ai commencé à pleurer et, voyez, je n'ai quasiment pas arrêté depuis. Je suis dans un état de catatonie, comme si une partie de moi s'était bloquée. La peur est si grande qu'elle me paralyse. Et en même temps, dans l'histoire de l'Amérique, ce sont les noirs qui se sont bougés, qui ont marché, qui ont chanté pour faire bouger les choses. Vous savez pourquoi je m'appelle Attica ? C'était le nom d'une prison

dans l'Etat de New York où, un jour de septembre 1971, des détenus noirs ont organisé une mutinerie pour protester contre l'assassinat d'un militant des Black Panthers. Mes parents étaient des activistes politiques et ils ont voulu rendre hommage à cette quête de droits civiques égaux. J'aimerais bien m'engager mais où, comment ? Aller convaincre les électeurs noirs de Trump qu'ils se sont trompés ou ses électrices blanches qu'elles ont voté contre leur droit de donner la vie ou non ? J'ai honte de ne rien faire mais je vais surtout utiliser mon énergie à survivre pendant les quatre prochaines années.

On pensait avoir combattu le racisme mais il est plus présent que jamais...

J'espère juste que la tragédie actuelle est une réaction qui montre à quel point nous étions proches de rendre le monde meilleur, c'est-à-dire mélangé, et non plus dominé uniquement par l'homme blanc.

Vous avez un roman en préparation ?

C'est trop tôt. Mon boulot quotidien, pour l'instant et pendant les deux ans à venir, c'est la télévision. Mais je ne lâche pas le roman, c'est ce que j'aime le plus. J'essaie de gagner le plus d'argent possible avec la télé afin de pouvoir me consacrer à l'écriture. J'ai une fille à l'université et, aux Etats-Unis, l'université coûte très cher. Je ne pourrais pas vivre sans écrire. Vous savez ce qu'avait répondu Toni Morrison quand Oprah Winfrey lui avait demandé ce qui l'avait poussée à prendre la plume ? *«J'ai compris que ce qui me crèverait le plus le cœur si je ne le faisais pas, c'était écrire.»*

Et pourquoi avoir choisi le genre du polar ?

Parce que le polar permet de montrer que ce n'est pas en tuant que vous allez combler un manque ou réparer une injustice. Non, tuer ne résout jamais rien. Et cela permet

aussi de voir, à hauteur de citoyens, à quel point les lois peuvent avoir un impact sur les individus. C'est un genre qui permet tout à la fois d'explorer la politique, la psychologie, les relations humaines.

Vous pouvez écrire n'importe où ou vous avez besoin de rituels ?

N'importe où. Je n'ai besoin que de deux choses : une fenêtre, et de la musique ; chaque roman a sa playlist.

Quelle est la playlist de votre dernier ?

Du blues. Big Mama Thornton, Bettye LaVette, Dan Dunlavy, Freddy King, Sugar Pie DeSanto, Gary Clark Jr., Junior Wells, Irma Thomas, Aretha Franklin, Joe Tex & the Vibrators... ◆



LIBÉPOLAR

Libération vous fait découvrir le monde grâce aux polars. Tous les quinze jours, dans notre newsletter «Libé Polar», retrouvez gratuitement conseils de lecture, portraits, interviews et indiscrets. Pour s'inscrire : offre.liberation.fr/libepolar

QUAIS DU POLAR FRANCHIT LES FRONTIÈRES

Le festival Quais du polar, qui se tient ce week-end à Lyon, est devenu le rendez-vous incontournable des amateurs et amatrices du genre. Alors que les libraires se plaignent d'une baisse des fréquentations, il faut souvent faire la queue pour entrer au Palais de la Bourse où plus de 120 auteurs et autrices du monde entier dédicacent leurs livres et participent à des tables rondes. Cette année, le thème des frontières devrait donner de quoi débattre à l'heure où le monde se rétrécit et se cloisonne sous l'impulsion de dirigeants autoritaires et autocrates. Le monde, il en sera question avec la Britannique Paula Hawkins, les Islandais Arnaldur Indridason et Eva Björg Áegisdóttir, les Américains James Ellroy, Attica Locke et Lisa Gardner, l'Italien Carlo Lucarelli, la Québécoise Roxanne Bouchard, le Sud-Africain Deon Meyer, l'Allemande Vera Buck ou la Suédoise Sara Strömberg. Mais aussi avec les autrices et auteurs de polars français qui, hantés par les désordres des sociétés, ont rarement été aussi en forme. Il y a les confirmés, Marin Ledun, Frédéric Paulin, Caryl Ferey, Jérôme Leroy, Olivier Norek, Franck Thilliez, Michel Bussi, Bernard Minier, mais aussi une nouvelle génération qui monte très fort, de Fabrice Tassel à Sandrine Cohen en passant par Simon François, Gabrielle Massat, David Hury ou Benjamin Dierstein. Et puis il y a la fête. Cette année, Gallmeister célèbre ses 20 ans et la prestigieuse Série noire ses... 80 ans.



Attica Locke mercredi à Paris.



Il est long le chemin du retour

Polar

Attica Locke



« *Le monde a changé depuis le temps où Obama était à la Maison-Blanche.* » Paroles d'un électeur noir texan, qui s'affiche désormais fièrement avec une casquette Maga rouge vissée sur le crâne. Face à ce basculement, Darren Mathews, ranger noir dans un État fasciné par le président républicain, est plus que découragé, tiraillé par l'angoisse persistante d'une fin du monde imminente. D'ailleurs, le voilà qui rend son insigne, prêt à quitter la police. Mais attention, lui rétorque un ami, « *tu veux que je te dise qui n'est pas fatigué? Donald Trump* ». Et tous ses partisans, à commencer par la Fraternité aryenne du Texas, qui n'hésite plus à parader visage découvert. La mère de Darren Mathews, avec qui celui-ci entretient une relation complexe et orageuse, vient pourtant le chercher pour enquêter sur la disparition d'une jeune étudiante noire. Sacré tandem!

Nous sommes en 2019, mais la campagne de 2020 électrise déjà les esprits. Surtout, le roman a été termi-

né en 2023, mais aurait pu être écrit il y a quelques mois... Attica Locke clôt sa trilogie, entamée avec le tout aussi remarquable *Bluebird, Bluebird* (2021), et observe à la loupe l'influence trumpiste sur la société américaine. Elle signe avant tout un très bon polar, dont le cœur battant reste les personnages et leurs trajectoires. Le récit affine encore ce portrait à charge de l'Amérique lorsqu'il tourne son regard vers Thornhill, une ville-usine détenue par une entreprise agroalimentaire et qui pourvoit aux besoins de ses habitants-salariés... pour mieux les exploiter. De la pure fiction. Ou pas...

► Yoann Labroux-Satabin

| *Guide Me Home*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Paul, éd. Liana Levi, 304 p., 21€.



Edition : Du 04 au 05 avril 2025 P.14
 Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : Hebdomadaire
 Audience : 729000
 Sujet du média : Lifestyle



Journaliste : I. L.
 Nombre de mots : 89

ESPRIT WEEK-END

À LIRE

► « *Il est le long le chemin du retour* », Attica Locke

Trad. Nicolas Paul, Liana Levi,
 304 p., 21 euros

Une étudiante noire mais membre d'une sororité blanche de l'université d'Austin disparaît. L'ex-ranger Darren Mathews mène une enquête délicate qui illustre les tensions de race et de classe dans l'Amérique de Trump. Un excellent polar engagé qui décortique comment les « charlatans au pouvoir » bafouent les valeurs de solidarité et d'ouverture du Texas. **I. L.**



« Il est long le chemin du retour » de Attica Locke : un roman, véritable manifeste politique



C'est sans doute le plus politique des romans de Attika Locke. Celui où elle ne mâche pas ses mots à l'encontre du président de son pays. Pas de faux-semblants, pas de politically correct, la romancière texane dénonce avec force le racisme systémique qui frappe encore et encore les États-Unis d'Amérique. Mais elle va bien au-delà. Elle se sert de son Texas natal pour étendre son message : celui d'un appel aux citoyens à se réveiller, à sortir activement de ce cauchemar avant d'atteindre un point de non-retour.

Darren Matthews, son personnage principal et récurrent de la trilogie, n'est pas en très grande forme. Il a quitté les Texas Rangers, emberlificoté dans un procès dont Bell, sa propre mère, a joué un rôle crucial. Elle est celle qui pourrait bien l'envoyer derrière les barreaux. Aussi est-il estomaqué lorsque sa génitrice surgit un jour, après des années d'absence, et lui demande de l'aide. Ayant accumulé des décennies de rancœur à son égard, il ne l'accueille pas les bras ouverts. Loin s'en faut. Mais elle insiste, affirme qu'elle ne boit plus depuis deux ans. Lui, le fils, a pitoyablement pris le relais et le bourbon Jim Beam est devenu son plus fidèle compagnon.

Attica Locke pose ainsi les fondations de son dernier roman policier. Sera Fuller, étudiante noire d'origine modeste, faisait partie de la sonorité entièrement blanche de l'université du Texas. Selon Bell qui fait le ménage dans la résidence, la jeune fille a disparu. Il lui est sûrement arrivé quelque chose parce qu'elle a retrouvé ses affaires en vrac, dans la poubelle derrière le bâtiment. À partir de là, la romancière tisse la toile de l'intrigue, la réconciliation chaotique du tandem mère/fils, avec un oncle, le frère de la maman, qui remplit les blancs de bien d'interrogations. Et qui surtout change dramatiquement le récit familial des deux autres oncles toujours très critiques envers Bell et son mari. Ce sont des pans entiers de vérités supposées qui explosent comme si Darren avait marché sur des mines anti personnelles. Le duo bancal examine la piste raciste, après tout on est au Texas, que faisait la jeune fille dans une sororité blanche ? Les parents vivent et le père travaille dans

l'entreprise Thornville. Sur le papier, l'employeur idéal qui offre logement, sécurité sociale, une forme de philanthropie capitaliste bon teint qui interpelle.

En réalité, la rencontre d'une femme et d'un homme. Carey-Ann Thorn et E. J. Hill, deux héritiers de l'aristocratie texane, bien décidés à imposer leur vision de la société. Et qui inclue une curieuse prise en charge de leurs employés regroupés dans une ville sortie de terre, jouxtant l'usine de viande du couple. « *Une ville représentant toutes les caractéristiques d'une version XXI^e des villes-scieries d'antan* ». C'est là que Darren et sa mère rencontrent Joseph, le père de Sera qui ne semble pas s'inquiéter de la disparition de sa fille. « *Il s'agit d'une de nos familles modèles; l'une de nos plus grandes réussites* », explique Carey-Ann Thorn, comme si elle vantait les mérites d'une voiture dernier cri. D'ailleurs, Joseph rêve de raconter son histoire au gala de *Keep America Working*, qui souligne la générosité et réussite de la vision du couple texan. Joseph est prêt à se renier lui-même afin de garder son travail et tout ce qui va avec. Mais au-delà, c'est son identité qu'il dissout au profit d'une utopie qui n'est même pas la sienne. Joseph incarne clairement l'inverse de la romancière, guerrière en marche. Une sorte de soumission instrumentalisée par les Blancs depuis des années. Thornville est le piège parfait, il offre puis reprend. Sans pitié et avec méthode. Le parallèle avec ce qui se passe aujourd'hui en Amérique est flagrant.

La destruction interne du Ranger démissionnaire se confond avec le tournant tragique que le pays a pris depuis l'arrivée de Donald Trump sur la scène politique américaine. Attica Locke ne se cache derrière aucun artifice littéraire et se montre volontairement parfois irrévérencieuse. « *Un charlatan avait pris le volant, et atteint la Maison Blanche... La réalité elle-même ne semblait plus réelle, le sol se dérobaît sous nos pas. Nous flottions sans garde-corps dans un monde en plein délire* ». Le roman est un constat sans appel mais aussi un cri d'alarme pour ne pas dire un hurlement. « *Il fallait accepter que les Pères fondateurs, cette bande de types grandiloquents, intarissables dès qu'ils buvaient un coup de trop, avaient griffonné des lois et des idéaux qui se contredisaient une fois sur trois, et qu'ils s'imaginaient pouvoir édifier un monument de liberté sur des fondations creusées par des esclaves. Ce n'était qu'un château de cartes. Un écran de fumée* ». Attica Locke aime cet État du Sud qui ne fut jamais une terre amicale pour les Noirs d'Amérique. Lorsqu'elle l'évoque ou le décrit par le menu, l'amour est là. Sans couleur si ce n'est celle d'une nature torturée par des hommes que l'on croyait au fil du temps peu à peu maîtrisés. Mais qui dernièrement sous l'impulsion de vents mauvais, reviennent en force, cette fois à visage découvert, ivres d'un retour qu'ils estiment légitimes. Sous couvert de distraire un lecteur avide d'intrigues complexes, le roman d'Attica Locke relève quasiment du manifeste politique. Courageux et nécessaire.

« Il est long le chemin du retour » d'Attica Locke, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Paul, Éditions Liana Levi, 304 pages, 21 euros .



Polar. Troisième tome des boire et déboires de Darren Mathews, ranger noir du Texas, coincé par son histoire familiale et celle de sa communauté. *Il est long le chemin du retour* démontre encore le talent de son autrice.

Attica Locke loin des stéréotypes

Par Christophe Laurent
claurent@corsematin.com

Les auteurs noirs-américains ne sont finalement pas légion. On pense à Toni Morrison bien entendu. James Baldwin évidemment. Et puis Chester Himes un peu plus loin dans le temps. Mais aujourd'hui ? Colson Whitehead (*The underground railroad*) ou James McBride (*L'oiseau du bon Dieu*). Et puis il y a Attica Locke, Texane de 50 ans, diplômée des meilleures universités du pays, scénariste et productrice à Hollywood d'abord, également autrice, depuis quinze ans. Son premier roman, *Marée noire* (Série Noire, 2010) avait scotché les amateurs du genre tout autant que le jury du prix Edgar Poe.

De quoi lui donner le goût de l'écriture puisque *Il est long le chemin du retour* est son sixième roman, le troisième en com-

« Un charlatan talentueux avait pris le volant, et atteint la Maison Blanche »

pagnie de son ranger noir du Texas, Darren Mathews, 40 ans, divorcé, monstre de turpitudes, de doutes, déséquilibre psychologique le laissant glisser vers un alcoolisme radical. Mais le malheureux a de qui tenir. Sa mère, qui l'a abandonné nourrisson, a longtemps tété le goulot. Et la revoilà d'ailleurs chez lui, confuse de lui demander d'enquêter sur la disparition d'une jeune étudiante noire qui avait eu la bonne idée d'intégrer une sororité blanche à l'université du coin.

Darren voudrait bien s'intéresser à cette affaire mais, désabusé, il vient juste de lâcher son poste de ranger. Pétri de justice, il se laisse toutefois convaincre. Et qui sait, peut-être en apprendra-t-il plus sur cette mère démissionnaire. Son enquête officieuse le mène jusqu'à la curieuse ville-usine de Thornhill, mirage du capitalisme 2.0 dans laquelle les ouvriers sont logés dans les meilleures conditions. Pensez-ils...

Il y a une vraie cohérence dans l'œuvre d'Attica Locke avec d'abord cet Est du Texas,

entre Dallas et Houston, à la frontière de la Louisiane, terre rurale, vouée autrefois à la brutale industrie du bois. Une région où blancs et noirs se côtoient depuis des lustres, sans jamais se mélanger.

Mais mieux que ça, Locke démontre toujours l'état de soumission de sa communauté. Avec elle, les noirs ne sont pas toujours des héros, pas toujours des rebelles insaisissables.

Ainsi Joseph Fuller, le père de la jeune fille disparue, se compromet auprès de riches patrons pour des miettes de survie. Si l'Amérique trumpiste brille ici par ses mensonges, ses manipulations, Attica Locke n'oublie pas de souligner les œillères de certains, glissant même un tacle - dans les règles - à Barack Obama. Il s'agit sans nul doute de son livre le plus politique, même s'il est loin de prendre les atours d'un tract.

Oui, c'est une auteure engagée, militante. Mais elle sait qu'un bon discours passe aussi par une bonne histoire.



Il est long le chemin du retour, de Attica Locke (*Guide me home*, trad. Nicolas Paul), d'Attica Locke, ed. Liana Levi, 332 pages, 21 €

ELLE

Edition : 03 avril 2025 P.32

Famille du média : Médias spécialisés

grand public

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 1210000



Journaliste : -

Nombre de mots : 616

LIVRES

RENDEZ-VOUS

TOUTES
À QUAIS
DU POLAR !

AVEC « ELLE »

Partenaire du festival Quais du polar, ELLE vous y donne rendez-vous. Au pro-

gramme : une conférence autour de la campagne d'Interpol « Identify Me » (le 5 avril à 10 heures), une rencontre entre Attica Locke et Deon Meyer pour évoquer la question raciale (le 6 à 10 heures), une discussion sur le traitement des femmes dans le fait divers (le 6 à 11 h 30), une master class avec la grande Sandrine Collette (le 6 à 10 heures), et une autre avec le maître islandais Arnaldur Indridason (le 6 à 14 heures). Clémentine Goldszal et Nathalie Dupuis vous y attendent !

Du 4 au 6 avril à Lyon. Infos et réservations : quaisdupolar.com

DANS CE PREMIER ROMAN FIÈVREUX, Marie Chiabrero, 26 ans, explore l'étrange relation d'amour-haine qui relie les femmes de sa famille, mais aussi les mouvements du cœur, du corps, et surtout l'avortement qu'elle a subi adolescente. Enfant, la narratrice n'aime pas jouer, elle préfère regarder avec envie sa baby-sitter, créature féminine, piercée et tatouée : elle aussi, elle veut des seins qui pointent, fumer des cigarettes et faire l'amour. Sa mère, intrusive, fouille dans ses affaires et lit son journal intime, son père, aimant

mais lointain, ne lui parle pas. Elle grandit, entre rêves de maternité – une autre Marie est tombée enceinte sans relations sexuelles, pourquoi pas elle ? – et solitude rêveuse. À 13 ans, elle sort avec Abel, un garçon à peine plus âgé qu'elle. Elle aimerait coucher avec lui, il lui demande d'attendre. Mais elle veut « le faire ». Et elle tombe enceinte. Commence alors un atroce parcours du combattant, constitué d'expéditions au Planning familial, de rendez-vous à l'hôpital et de mensonges à ses parents, qui ne se rendent compte de rien. Ces pages sont un coup de poing dans le ventre, dont la beauté et la violence bouleversent : la sécheresse du personnel soignant, le sentiment de culpabilité de l'adolescente, sa honte, son désespoir déchirent le cœur.

L'isolement et l'abandon dans lesquels sont plongées les jeunes filles, et toutes les femmes, qui cherchent à procéder à une IVG est stupéfiant, insupportable. Marie Chiabrero livre un récit qui interroge et fait froid dans le dos, tandis que sa langue tendre et poétique nous donne envie de la prendre dans nos bras.

« TOUT CONTRE ELLES », de Marie Chiabrero (Grasset, 213 p.).





AVEC 125 AUTRICES ET AUTEURS

Parmi eux, Attica Locke, Texane, femme et Noire, est une grande voix du roman contemporain. Tout en enquêtant sur la disparition d'une jeune Africaine-Américaine sur un campus, son héros lutte contre ses propres démons et ceux de sa région, gangrenée par le racisme. Indispensable pour mieux comprendre le pays de Trump.

« IL EST LONG LE CHEMIN DU RETOUR », traduit de l'anglais par Nicolas Paul (Liana Lévi, 332 p.).



AVEC DES COLD CASES

Construite autour du thème des frontières, la programmation du festival Quais du polar fait cette année dialoguer les genres. Maylis de Kerangal y évoquera son dernier livre, un « anti-polar », Célestin de Meeûs et Jérôme Leroy y parleront policier et poésie, les faits divers et autres cold cases enivreront les imaginations... avec la reine du genre Patricia Tourancheau.

« RUBRIQUE FAITS DIVERS », de Patricia Tourancheau (Seuil, 513 p.).



AVEC LA SÉRIE NOIRE

Créée en 1945 par Marcel Duhamel, la Série noire est la vieille dame bon pied bon œil du roman policier français. De Manchette à Chandler, de Dashiell Hammett à Caryl Ferey en passant par Jo Nesbø, son catalogue manque de femmes, mais pas d'allure. Dirigée par Stéphanie Delestré et Marie-Caroline Aubert, la mythique collection soigne son héritage tout en se modernisant. Quais du polar célébrera ses 80 ans. C.G.





Quand les polars racontent les fractures de l'Amérique trumpiste

Plus que jamais, les auteurs de romans noirs se font l'écho de l'atmosphère politique de leur pays. Suggestions de lectures à la veille de Quais du polar à Lyon.

Le mouvement s'est esquissé dans l'ombre et la sidération du premier mandat de Donald Trump entre 2016 et 2020, il s'est cristallisé avec l'invasion du Capitole en janvier 2021 et n'a pas cessé depuis. Longtemps, sous la présidence de Barack Obama, le roman noir américain s'est très majoritairement spécialisé dans le genre « *serial killer* » classique. Bien sûr, il y avait des exceptions, des auteurs soucieux de raconter « leur » Amérique, mais le roman social restait minoritaire. Désormais, les propositions de textes empreints de l'atmosphère politique du pays se multiplient. « Depuis la première élection de Donald Trump, on voit arriver du sud des Etats-Unis des livres non pas militants, ils ne dénoncent pas directement l'administration américaine, mais engagés, ils racontent les conséquences de cette nouvelle donne », confirme Arnaud Hofmarcher, directeur éditorial de Sonatine. Une tendance déjà très sensible en librairie, que l'on retrouvera à Quais du polar, le festival du roman noir, à Lyon du 4 au 6 avril.

Tous les auteurs n'embrassent pas de la même manière le changement de climat outre-Atlantique. Certains s'en servent pour ancrer leurs enquêtes policières classiques dans le réel, à la manière d'un Michael Connelly. Depuis trente ans, le romancier promène son héros Harry Bosch (et quelques autres) dans les grands épisodes de l'histoire récente, depuis les émeutes de Los Angeles en 1992, les attentats du 11 Septembre jusqu'à, dans son dernier roman *A qui sait attendre* (Calmann-Lévy), mettre en scène des partisans de Trump ayant participé à l'invasion du Capitole.

D'autres racontent plus directement leurs inquiétudes face à un monde qui se disloque. « La prise du Capitole les a beaucoup marqués. Dans *Le Présage* de Peter Farrisou 2034 d'Elliot Ackerman, on ressent cette peur du fascisme, la crainte omniprésente d'une guerre civile dans un pays où les gens ne se parlent plus. C'est antérieur à Donald Trump mais il souffle sur les braises », confirme Oliver Gallmeister, fondateur de la maison qui a fait de la

S. HORSER/ANURPHOTO/WFP

littérature nord-américaine sa marque de fabrique. Fort de leur capacité à intégrer plus vite que les auteurs français les soubresauts de l'histoire dans leurs romans, ils donnent à voir les morceaux d'Amérique les plus malmenés dans la période récente.

PAUPÉRISATION Après un large détour par le scénario et le roman historique, Dennis Lehane est ainsi revenu à un propos plus politique, avec *Le Silence* (Gallmeister). Dans cette histoire d'une mère désireuse de venger sa fille, il dénonce la misère sociale et revient sur l'histoire raciale de Boston, sa ville fétiche. Dans *Ces femmes-là* (Christian Bourgois), la romancière Ivy Pochoda s'arrête sur le désintérêt suscité par les meurtres de plusieurs prostituées via un texte de fiction qui devient message militant. Au début de l'année 2026, Eli Cranor, déjà auteur de *Chiens des Ozarks* (Sonatine), publiera en France un roman autour d'un immigré mexicain travaillant dans une usine de l'Arkansas. « C'est presque un

**« On ressent cette peur du fascisme,
la crainte omniprésente d'une guerre civile dans
une nation où les gens ne se parlent plus »**

roman marxiste sur les conditions de travail, il raconte que le héros porte des couches car il n'y a pas de pause dans l'usine », raconte Arnaud Hofmarcher.

Pour le lecteur français, certains de ces écrits sont aussi l'occasion d'aller à l'encontre de leurs idées reçues sur l'Amérique d'aujourd'hui. Dans ce registre, mention toute particulière à Attica Locke avec son *Il est long le chemin du retour* (Liana Levi). On avait aimé son personnage de ranger texan noir dans ses précédents romans, en particulier dans *Bluebird*, *Bluebird*. On avait aussi aimé dans *Pleasantville* (Gallimard) sa manière de dévoiler les dessous de l'élection municipale de 1996 à Houston. Elle y racontait l'espoir suscité par un candidat de couleur qui avait toutes les chances de gagner, mais aussi les premières déchirures, ce moment où la communauté noire n'a plus voté seulement démocrate, mais s'est laissé tenter par les républicains. Dans son nouveau roman, elle part d'une trame policière assez classique, une jeune fille noire a disparu de l'université où elle était inscrite, pour raconter une Amérique sous influence trumpiste et comment cet homme qui nous paraît irrationnel et si éloigné des milieux populaires a pu les séduire.

Sans jamais verser dans le démonstratif, ni le professoral, la romancière relate la déception suscitée par Obama chez cette classe moyenne inférieure qui n'a gardé de l'espoir né de ses deux mandats que le sentiment de sa paupérisation. Une perte d'emploi, un enfant malade, des dettes, la rue. « A ce moment-là, Obama prenait possession du bureau Ovalaire et on commençait à parler d'un projet

d'assurance-maladie qui permettrait aux gens comme eux de mieux résister aux coups du destin, aux mauvaises surprises cachées dans leur ADN », écrit Attica Locke. Mais « c'est avec l'Obamacare qu'on a vraiment touché le fond », racontent ses héros, la famille Fuller. Peu importe que le gouverneur du Texas soit responsable de cet échec, la certitude est là : « Obamas s'est servi de nous pour se faire élire, mais il ne nous a pas laissés nous redresser, ni vivre dans la dignité comme la population blanche. Une fois qu'il a réussi lui, il nous a fait croire que nous, les Noirs, on tirait le système vers le bas. » Ne reste plus alors pour cette famille qu'une solution pour surnager : une ville nouvelle construite par une entreprise d'agroalimentaire où ils trouvent logement, école, centre médical et assurance santé. Ils y sont surveillés en permanence et le chef de famille y est exploité, mais enfin ils peuvent souffler.

Joseph, le père, se reconnaît alors « dans le discours républicain selon lequel les démocrates méprisaient les vrais travailleurs », il s'affiche « dans une mer de casquettes rouges » au premier rang de « ce qui ressemblait atrocement à un meeting du 45^e président des États-Unis ». Au ranger qui s'interroge : « Joseph Fuller, partisan de Donald Trump ? A peu près aussi dingue qu'un porc qui insisterait pour conduire le camion vers l'abattoir », l'homme rétorque : « J'aime qu'un candidat vienne chercher mon vote. Qu'il ne pense pas que c'est dans la poche, qu'il ne me prenne pas de haut. Je veux un président qui me considère comme un homme, qui respecte mes idées et ma façon de voir les choses. » Tout ce que Donald Trump a promis.

GUERRE SOURDE Dans un genre totalement différent puisqu'il s'agit d'espionnage, mais tout aussi passionnant et instructif sur l'Amérique d'aujourd'hui, *Moscou X* de David McCloskey (Seuil). Après nous avoir emmenés avec *Mission Damas* dans les méandres d'un régime syrien aujourd'hui disparu, mais alors confronté à la révolte de la rue, l'ancien analyste de la CIA nous entraîne cette fois dans la guerre sourde qui oppose les États-Unis et la Russie de Poutine. Ou comment la CIA s'efforce de déstabiliser le régime en jouant des rivalités et des querelles entre proches de Poutine autour du trésor de guerre du « Khozyain », le maître. Plus encore que l'intrigue, un brin complexe dans les premières pages, c'est le caractère très documenté du récit de David McCloskey qui fascine. On y découvre les méthodes brutales infligées à ceux qui menacent le pouvoir de Poutine, la férocité des luttes de pouvoir autour du « maître », mais aussi les méthodes de la CIA, tout aussi retorses et aux moyens illimités. Elu par le *Financial Times* et le *Sunday Times* meilleur thriller de l'année 2024, *Mission X* sort à un moment où la donne semble avoir changé entre les États-Unis et la Russie. Mais est-ce si vrai ? **AGNÈS LAURENT**



LE COIN DU POLAR

LECTURE

Le chemin de croix d'un ex-ranger noir dans l'est du Texas

UN PORTRAIT SAISISANT DE L'AMÉRIQUE DE TRUMP.

Seigneur, je sais, j'ai fait du mal, Montre-moi le chemin de la maison » chante Willie Mae « Big Mama » Thornton, en exergue de ce roman où l'on retrouve Darren Mathews. Il a perdu ses repères, déchiré entre son sens du devoir et une histoire familiale qui le taraude. Sa mère l'a abandonné à la mort de son père au Vietnam, et sa vie semble bâtie sur un vide énorme. Sous le coup d'une enquête administrative et de sanctions gravissimes, il a rendu sa plaque de ranger et versé dans la dépression. Il boit, croit avoir perdu l'amour de sa vie. C'est alors qu'il reçoit la visite de sa mère, Bell. Elle a cessé de boire, travaille comme femme de ménage dans une sororité étudiante, exclusivement blanche, à l'exception de Sera Fuller, une étudiante d'origine modeste. Sera a disparu après avoir déposé plainte pour harcèlement et Bell a retrouvé ses affaires dans une poubelle. Malgré ses préventions contre une mère « menteuse invétérée », et parce qu'il crève de « ses heures vides à remplir », Darren va tenter de se renseigner. Ce qu'il va découvrir, au gré d'une enquête illégale qui le met en danger, le persuade que sa mère a dit la vérité. C'est que la réségrégation est en route, que partout éclatent des incidents raciaux et que, sans masques à présent, le KKK et la Fraternité Aryenne du Texas « exposent leurs visages en pleine lumière », soutenus au plus haut de l'État.

Attica Locke

il est long le chemin du retour

Il est long le chemin du retour Attica Locke [Liana Levi](#) 335 p

« Il faut que tout change si on veut que rien ne change »

Cent ans plus tôt, ils ont fait fortune dans le commerce du bois en créant des villes-scieries où régnait un paternalisme éhonté. Aujourd'hui leurs descendants fabriquent d'autres villes-usines, produisant des volailles, du porc à la chaîne, dans des conditions douteuses, sans souci de l'environnement. Mais le travail semble bien payé, il y a de petites maisonnettes propres, des écoles privées, des magasins où

l'on paie en jetons. Trop beau, trop propre, car frappent aussi d'étranges maladies. Et Darren ira de surprise en surprise.

D'Attica Locke, à laquelle ses parents donnèrent un prénom qui rappelait la terrible mutinerie d'Attica en 1971, on ne s'étonnera pas qu'elle signe ici un roman puissant, très politique, dénonçant le retour au capitalisme le plus sauvage sous la houlette de Trump. Un récit bouleversant, servi en outre par une écriture magnifique.

ROGER MARTIN





Edition : Du 3 au 9 Avril 2025 P.50
 Famille du média : Médias d'information
 générale (hors PQN)
 Périodicité : Hebdomadaire
 Audience : 401000



Journaliste : VICTORINE DE OLIVEIRA
 Nombre de mots : 213

ATTICA LOCKE

IL EST LONG LE CHEMIN DU RETOUR



À peine Darren Mathews vient-il de rendre son badge de ranger du Texas que la disparition inquiétante d'une étudiante noire le fait douter de son choix. Certes, le racisme décomplexé à l'heure du trumpisme ne permet plus de penser que la justice s'applique de la même façon partout et pour tous. Est-ce pour autant que les rares représentants noirs des forces de l'ordre doivent baisser les bras, au moment où le combat est plus décisif que jamais ? C'est avec brio que la romancière Attica Locke, elle-même originaire du Texas, explore les dilemmes d'une communauté noire prise au piège du détricotage de la démocratie. Darren est confronté à plusieurs ennemis, dont on n'est pas sûr que le plus nocif soit celui que l'on croit : des entrepreneurs aux intentions prédatrices (maquillées de promesses d'ascension sociale et de couverture médicale), son propre passé nimbé de zones d'ombre et son alcoolisme. Forcé de renouer avec sa mère pour l'occasion, il forme avec elle un tandem aussi cocasse que cabossé. Une plongée dans l'Amérique trumpiste, du côté de ceux qui n'ont pas encore abandonné. ● VICTORINE DE OLIVEIRA

Liana Levi, traduit par Nicolas Paul, 22 €.

LesEchos
WEEK-END

Edition : Du 04 au 05 avril 2025 P.14
Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)
Périodicité : Hebdomadaire
Audience : 729000
Sujet du média : Lifestyle



Journaliste : I. L.
Nombre de mots : 89

ESPRIT WEEK-END

À LIRE

► « *Il est le long le chemin du retour* », Attica Locke

Trad. Nicolas Paul, Liana Levi,
304 p., 21 euros

Une étudiante noire mais membre d'une sororité blanche de l'université d'Austin disparaît. L'ex-ranger Darren Mathews mène une enquête délicate qui illustre les tensions de race et de classe dans l'Amérique de Trump. Un excellent polar engagé qui décortique comment les « charlatans au pouvoir » bafouent les valeurs de solidarité et d'ouverture du Texas. **I. L.**

